

Les jeunes au travail

Notre pays est plongé de plus en plus dans la pauvreté. Alors que des Etats voisins comme Comores et Maurice avancent. Des années auparavant, « Air Mauricius » empruntait des avions à Air Madagascar. Actuellement « Air Mauricius » progresse, « Air Madagascar » est en survie. Dans les années 70, 80, les Comoriens arrivent chez nous, fuyant leur pays, en famille. Le père s'embauche comme gardien, métier boudé par les Malagasy en ces temps-là, la mère vend des produits du cocotier : bonbon coco, huile de coco, au coin de la rue. Un des groupes réputés de chants malagasy en a même inventé une chanson très en vogue en ces temps, chantés, aux lèvres de tous les jeunes. 2023, 2024 sont des années où les Malagasy migrent clandestinement vers les îles Comores, incroyable !



Oui, tant de fois, des embarcations illicites sont en naufrage avec des voyageurs clandestins vers Comores, Mayotte. Pourquoi ? Les jeunes Malagasy n'en peuvent plus, au péril de leur vie, ils préfèrent quitter le pays. Maurice est également un pays de migration des jeunes malagasy en quête de vie meilleure. Depuis une dizaine d'années, les entreprises mauriciennes recrutent à Madagascar : salaire motivant, condition de vie confortable : logé – nourri – que

demander de plus ? Le salaire sera envoyé plus ou moins intégralement au pays pour avoir une vie meilleure au retour. Mais d'autres préfèrent s'en aller définitivement du pays au-delà de l'Océan Indien vers l'Europe (Allemagne), l'Amérique, en l'occurrence, le Canada. Aussi, l'étude des langues est très fréquentée tout comme le Paramed (étude pour devenir infirmier). Les infirmiers, les aides-soignants sont très recherchés.

Des agences de recrutement se chargent de leurs papiers. Mais, attention aux arnaqueurs. Les jeunes fuient Madagascar comme font tant d'autres jeunes des pays pauvres. Comme notre pays est parmi les plus pauvres du monde, les parents acceptent le départ de leurs enfants. C'est un moyen de sortir de la pauvreté.

Bien sûr, nombreux sont les jeunes qui restent au pays et cherchent les moyens de sortir de cette pauvreté qui s'enracine. Chaque année, les bacheliers augmentent. L'infrastructure pour les accueillir dans les universités publiques est presque nulle. Certes, les universités privées sont nombreuses mais les frais de scolarité fait fuir les plus assidus d'autant plus que les plus performants sont les plus chers. Alors, après quelques temps pour apprendre les langues surtout l'Anglais et le Français, les plus aptes à ces langues se lancent dans les « call-center » très en vogue. Les conditions de travail sont dures mais, ils n'ont pas le choix, ils doivent gagner leurs vies.



D'autres, n'ayant pas le moyen de se perfectionner en langue font le travail de vendeurs ambulants. Des sociétés les embauchent pour vendre leurs produits cosmétiques ou autres dans le pays. Ces jeunes, travaillant en groupe, parcourent le pays, font du porte à porte. Des fois, ils sont « en mission » durant plus de quatre mois, de ville en ville, quittant leur foyer, défiant les difficultés car leurs familles ont besoin de leurs salaires pour aider leurs parents à nourrir, scolariser leurs frères et sœurs. Ces parents qui ne gagnent pas assez pour nourrir leurs enfants alors qu'ils travaillent déjà trop sans repos, même le Dimanche.

Une grande majorité des jeunes sont embauchés dans les « zones franches industrielles » ou ZFI. Des industriels étrangers : chinois, mauriciens sont propriétaires de ces ZFI où les conditions de travail sont rudes. Eux-aussi, ils travaillent sauf le Dimanche. Des fois, ce jour de repos n'existe pas à cause des commandes en excès. Il faut être performants, jamais malades. Les inspecteurs de travail font des descentes mais rien n'aboutit tant la corruption freine toute revendication. Et les ouvriers, travaillent et endurent plus que jamais.



Un couple d'une trentaine d'année a trois enfants, scolarisés. Ils vont à l'usine dès 5h30 du matin et ne sont de retour qu'à 19h. Chaque dimanche, jour de repos, ils sont fatigués mais doivent faire leur lessive et le maximum de travail ménager ignoré. Leurs enfants sont délaissés, voués à eux-mêmes. Ils n'ont pas le droit de se plaindre : ils ont la « chance » d'avoir du travail. Car, tant d'autres ne le sont pas.



Et quand tout cela va-t-il finir ? S'améliorer ? Cette question est sans réponse surtout avec la situation actuelle du pays : sans eau, sans électricité. Une grande majorité des travailleurs malagasy, vues ces conditions préfèrent travailler à leur propre compte : marchand de rue, surtout, de friperie, gargote, fast-food (vendant des tacos, paninis sur chariot), avoir un cyber, être mécanicien des rues réparant des motos, en rechapant des pneus ou tant d'autres petits métiers dans l'informel où l'électricité tout aussi bien que l'eau est vitale. Alors, arrêt du

travail, repos forcé en délestage et arrêt de rentrée d'argent, donc pas d'argent. Et, il n'y a rien à faire, on « attend » quoi ? Le retour du courant.

Edmine et Michel